

Patrick Lapalu

*

APOSTOLI

Roman

Patrick Lapalu

Apostoli

Les Macédoniens en Chine et en Inde

© Patrick Lapalu, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1678-1

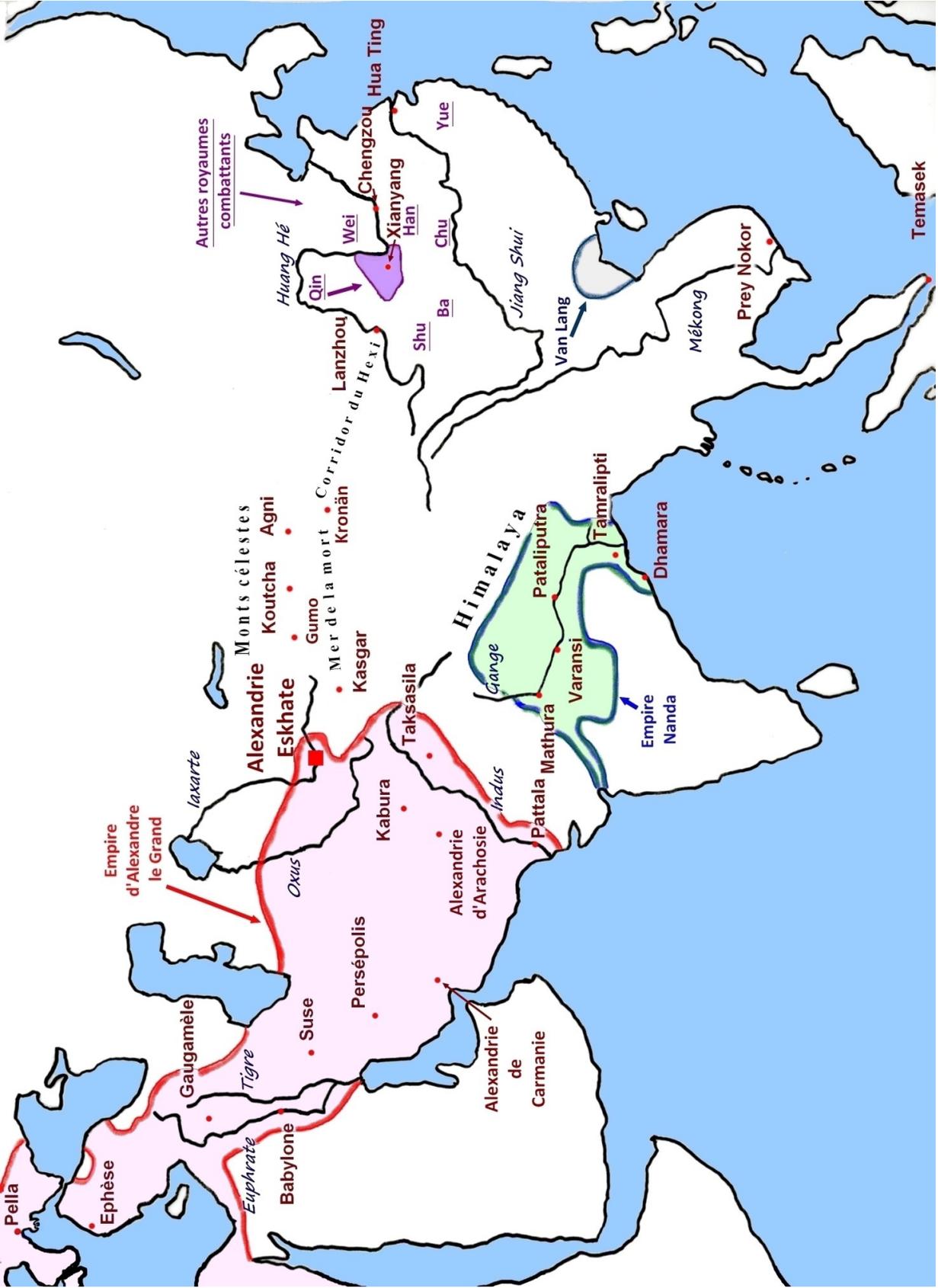
Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Quant aux zones au-delà de l'Inde, et en dehors des Colonnes d'Hercule, elles ne semblent pas, à cause de la mer, se rejoindre de façon à former, par une suite continue, un ensemble de terres habitées. »

Aristote



À la frontière du Monde connu

Le regard d'Alexandre ne parvint pas à se détacher des lointaines montagnes brumeuses devant lui, au-delà de la vaste plaine qu'arrosait une large rivière. Les derniers rapports qu'il avait reçus de sa cavalerie d'avant-garde, étaient formels : partout, vers le nord, le sud et même l'est, tout était barrière. Comme si lui et son armée se retrouvaient dans un cul-de-sac. Artabaze, le vieux satrape¹ de la Bactriane² rallié à lui, l'avait averti qu'il irait au-devant des pires difficultés s'il s'obstinait dans son idée à aller en avant, toujours en avant ! Il lui avait recommandé d'être très prudent s'il comptait aller vers le nord car, au-delà de la chaîne montagneuse, s'étendait une immense steppe, hantée par les féroces Sakas³, des cavaliers archers sans équivalents dans le monde connu.

Alexandre se souvint d'avoir vu cette plaine sans fin, après le franchissement d'une rivière ; ce vaste horizon, cette étendue plate lui avaient donné un étrange vertige qu'il ne parvenait pas à s'expliquer ; il avait d'ailleurs jugé bon de faire demi-tour et de rejoindre ses compagnons qui l'attendaient de l'autre côté du cours d'eau.

Depuis son débarquement en Asie mineure⁴, il y avait sept ans, le jeune Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine, n'obtenait que des succès contre les armées du grand empire perse des Achéménides ; des batailles étaient remportées grâce à son génie militaire, à la valeur de ses compagnons et à la solidité de son armée. Pendant les trois dernières années, la marche vers l'est était éprouvante à cause de l'immensité des territoires, de la rudesse du climat et des luttes permanentes. Les soldats avaient commencé à murmurer contre cette obsession à faire reculer la limite du monde connu. Au lieu de profiter de leurs butins accumulés grâce aux nombreuses victoires, il fallait avancer, encore avancer, toujours avancer !

Rageusement, Alexandre saisit une coupe remplie de vin et but, avec une telle avidité que des filets rouge sombre coulèrent des commissures de ses lèvres. Il poussa un soupir de satisfaction et s'essuya la bouche à l'aide d'une manche de sa robe perse constellée de motifs aux couleurs vives. Il revint à la balustrade en

bois de la terrasse pour contempler une fois de plus ces maudites montagnes, noyées dans la brume sèche, qui le narguaient du haut de leurs sommets !

En temps normal, il eût fait demi-tour, conscient de ses limites et de la vanité de sa résolution. Mais un objet lui avait instillé un irrésistible besoin d'aller plus loin encore. Toujours cette soif de découvrir et de savoir ! Cet objet-là avait dévoilé dans son esprit l'existence d'un monde mystérieux, totalement nouveau, dont personne, à sa connaissance, ne lui avait déjà parlé. Seuls d'humbles marchands le lui avaient révélé mais ne s'étaient guère montré loquaces sur cette découverte. Ils avaient avoué n'y avoir jamais mis les pieds quand ils lui avaient montré l'objet acheté à des congénères quelque part dans une oasis, au milieu de nulle part. En bordure d'un désert, épouvantable dit-on.

À cet instant, au fond de la pièce, un rideau fut vivement écarté et un homme apparut, habillé d'un chitôn⁵ écru et armé d'une courte épée en bandoulière. Il s'inclina :

— Ô Alexandre, l'homme que tu attends, vient d'arriver.

Le jeune souverain poussa un bref cri de satisfaction et s'avança vivement vers le nouveau venu.

— Sois le bienvenu, Odessos ! Je t'attendais avec impatience !

Il posa son bras sur les épaules du visiteur et l'entraîna vers la terrasse, tout en lançant un ordre à l'officier :

— Qu'on nous apporte deux coupes de vin !

D'un large geste, son bras balaya le panorama autour d'Alexandrie Eskhate⁶, la nouvelle cité fondée par lui-même, marquant la limite de l'empire qu'il venait de conquérir.

— Regarde, Odessos, cette plaine et ces montagnes que nous voyons, peux-tu me dire si notre vaillante armée peut aller plus loin ? Regarde bien !

D'allure athlétique, de grande taille, les cheveux coupés court et les yeux bruns, imberbe comme tous les soldats macédoniens, c'était un guerrier de noble lignée. Plein d'ardeur, Odessos faisait partie des renforts pour combler les pertes subies par les troupes macédoniennes. Très vite, il s'était distingué au sein de la cavalerie lourde, les fameux Compagnons ou Hétairoi⁷, lors de la bataille de

Gaugamèle, il y a quatre ans. Sa bravoure et ses compétences le faisait apprécier d'Alexandre, à qui il avait été recommandé par le chef Cratéros, un lointain parent et un vétéran des batailles de Granite et d'Issos.

Après la bataille, Odessos avait découvert les cités légendaires de l'empire perse : Babylone, Suse, Persépolis... Puis il avait suivi l'armée vers l'est, à la poursuite du roi en fuite, Darius III, puis les assassins de celui-ci : Bessos, Barsaentès et Satibarzane. Il avait ainsi traversé les territoires de Médie, de Parthie, d'Arie, de Dragiane, d'Arachosie, de Bactriane et de Sogdiane⁸, jusqu'à la limite de l'empire. Lors de ce déplacement interminable, à travers les plaines fertiles, les plateaux arides, les montagnes terrifiantes, comme les Monts Paraponisades⁹ aux sommets couverts de neige, un nombre croissant d'hommes avaient fini par se plaindre. Ils souhaitaient en effet s'arrêter, éreintés par ce mouvement sans fin.

Pourtant ils suivaient leur chef avec un mélange de fatalisme, de confiance et aussi de curiosité à force de parcourir un monde inconnu. Les marches étaient ponctuées de combats contre les Perses irréductibles et les tribus qui ne voulaient pas se soumettre au nouveau souverain. Elles étaient heureusement compensées par les victoires, les repos dans les cités ou les nouvelles villes fondées sous le nom invariable d'Alexandrie. Ainsi, après être passés par Alexandrie du Caucase¹⁰, Bactres¹¹, Maracanda¹², les Macédoniens avaient fait halte dans la vaste vallée de l'Iaxarte¹³, où leur chef avait fondé Alexandrie Eskathe, après une bataille contre les Sakas, terribles nomades venus d'au-delà de la frontière perse.

— Alors, qu'en dis-tu ? reprit Alexandre saisissant deux coupes de vin que lui apporta un valet.

Odessos fit la moue dubitative à la vue de ces lointaines barrières rocheuses qui s'étendaient à l'infini.

— Eh bien, fit ce dernier qui s'empara d'une des coupes tendues par son chef, je crois que ça me semble vain...

— C'est-à-dire ? Livre-moi le fond de ta pensée ! Vas-y !

Impressionné par le regard perçant de son roi dont la tête penchait invariablement sur le côté droit, imputable, semble-t-il, à une vieille blessure de

guerre, Odessos finit par s'enhardir :

— Nous, les Macédoniens, sommes de rudes montagnards, aux jarrets puissants et aux bras vigoureux. Nous sommes des guerriers frugaux, endurants et disciplinés. Nous avons défié et vaincu d'innombrables armées de Darius par notre force, notre courage, notre discipline et aussi par l'habileté de notre chef, c'est-à-dire toi, Alexandre. Et bien entendu, je ne parle pas de la protection de nos dieux. Ces derniers jours, nous avons enduré la chaleur, le froid et la soif dans les pays infernaux que nous avons traversés. Mais nous avons vaincu les obstacles... Ici, quand je vois ça, je ne suis pas certain que nous parviendrons à affronter ces nouvelles montagnes. Pour aller où ? Que trouverions-nous là-bas ? Faut-il encore souffrir comme nous avons tant souffert dans les Monts Paraponisades ?

— En somme, conclut Alexandre, il ne faudrait pas y aller ?

Après une brève hésitation, Odessos se décida :

— Non, ô Alexandre ! Je n'y vois pas d'intérêt ! C'est ma pensée !

Alexandre ne dit mot. Il vida d'une seule lampée sa coupe et la posa sur une table. Il fixa à nouveau les montagnes, songeur, les mains s'appuyant sur la balustrade, puis se retourna vers Odessos :

— Tu as raison ! Nous n'irons pas ! Mais toi, tu iras !

— Moi ?

— Oui, un petit groupe d'hommes déterminés et bien pourvu en vivres, mené par un chef énergique, peut vaincre les obstacles et franchir ce monde inhospitalier !

— Mais pourquoi moi ? Pour aller où ?

— Parce que tu viens de démontrer avec franchise nos forces et nos faiblesses. Tes paroles révèlent que tu es un homme de parole libre, sensé, capable de voir les choses avec discernement. Je n'aime ni les menteurs ni les flatteurs. Mon ami Cratéros ne s'est pas trompé sur toi. Tu es digne de confiance, capable de diriger une expédition avec succès et détermination pour une grande mission que je vais te confier !

— Une grande mission ?

Alexandre posa sa main sur l'épaule du guerrier macédonien.

— Oui ! Une grande mission ! Viens !

Il l'entraîna vers un bout de la terrasse et tendit la main vers l'est :

— Là-bas, d'où vient le char d'Hélios¹⁴, tu vois la plaine et la rivière de l'Iaxarte. Plus loin, il y a d'autres montagnes semblables à ce que nous venons de voir. Or, au-delà, il y a un monde fabuleux ! Un monde merveilleux ! Avec des terres fertiles, des peuples habiles et travailleurs, des palais, des temples ! Et un grand roi ! Mais tout cela est loin, très loin. Il faut des mois et des mois de traversée pour y arriver. À commencer par le territoire inhospitalier qu'on dit immense ! Encore plus grand que ce que nous venons de passer...

— Mais comment peut-on en être sûr ?

— Sache que des commerçants m'ont parlé de la Sérique¹⁵ ! Elle est dirigée par une dynastie, les Zhous. Ils en sont revenus, les oreilles émerveillées par ce qu'ils avaient entendu. Ils ont aussi apporté une chose magnifique. Tiens ça !

Alexandre s'avança avec vivacité vers une table sur laquelle trônait un vase en bronze qu'il saisit. Il était de forme ovale, à la ligne épurée, pourvu d'un support en forme de bague plate et de deux anneaux articulés, situé à mi-hauteur, et s'achevait par un large col. Tout autour du récipient, étaient incrustés des images et des signes mystérieux en cuivre. Fasciné, Odessos observa cet objet, dont il n'avait jamais vu un exemplaire aussi étrange et finement ouvragé.

— Odessos, mon souhait le plus cher est d'entrer en relation avec le roi des Sères¹⁶. Je veux être le premier du monde hellénique à faire un rapprochement avec lui. Je ne sais pas ce qu'il en sortira. Peut-être des échanges commerciaux et de la connaissance. En tout cas, je veux savoir ! Je veux que tu ailles là-bas ; je veux que tu me rapportes ce que tu as vu, senti et entendu ; je veux être le premier à connaître ce monde inconnu. Enfin, je veux savoir aussi si la mer orientale et la nôtre qui s'étend au-delà des colonnes d'Héraclès¹⁷, ne forment qu'une seule mer ! Oui, Aristote, mon vénéré maître, m'a parlé d'un grand océan qui enveloppait notre monde. Me comprends-tu ?

Odessos acquiesça, abasourdi. Jamais il n'avait reçu une injonction aussi insensée depuis qu'il s'était mis au service d'Alexandre.